Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 83 (1947)

Heft: 29

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LXXXIIIe ANNÉE — No 29 16 août 1947

EDUCATEUR
ET BULLETIN CORPORATIF

SOMMAIRE :

PARTIE PÉDAGOGIQUE : Louis Meylan : *Pestalozzi à Yverdon.* — J. Guignard : *De la formation professionnelle dans l'après-guerre.* — Bibliographie.

PARTIE PÉDAGOGIQUE

PESTALOZZI A YVERDON

*Aux maîtres secondaires suisses réunis à l'Aula du Palais de Rumine, le 13 octobre 1946, M. Louis Meylan, professeur de pédagogie à l'Université de Lausanne, a donné une remarquable conférence que l'*Educateur *a le plaisir de présenter aujourd'hui à ses lecteurs.*

D'une souche latine, transplantée à la Renaissance en terre alémanique (Jean Antoine Pestalozza, de Chiavenna, vint se fixer à Zurich en 1561) et alliée, au cours des siècles, à d'autochtones Zuricois : les Gessner, les Hirzel, les Wolf, les Hottinger et, enfin, les Hotze (de Waedenswil), Jean Henri Pestalozzi, élève, au Carolinum, de Bodmer et de Breitinger, puis, après son mariage avec Anna Schulthess, père des orphelins à Neuhof, en Argovie, rééducateur des enfants de guerre à Stans, au cœur de la Suisse héroïque, maître d'école et chef d'institut à Berthoud, acropole de la plantureuse campagne bernoise, enfin animateur de l'institut d'Yverdon, en terre vaudoise, Pestalozzi appartient ainsi à la Suisse tout entière.

Président, en 1826, de la Société helvétique, dont il avait été membre dès le temps de son enthousiaste jeunesse — c'est l'esprit de l'helvétisme le plus authentique qui inspire, entre autres, son appel à *l'innocence, au sérieux et à la noblesse d'âme de mon temps et de mon pays* — il incarne cette amitié entre Confédérés de toutes les régions linguistiques de notre Suisse, une et diverse.

La Municipalité de la petite cité, qui lui a dû, pendant une vingtaine d'années, une célébrité européenne, lui écrivait en effet, le 14 janvier 1804 : « Ayant appris qu'il serait possible que vous prissiez la résolution de quitter Berthoud et de venir vous habituer au Pays de Vaud : Nous saisissons avec empressement cette circonstance pour vous annoncer, Monsieur, que nous serions enchantés si notre ville pouvait devenir le séjour d'un citoyen de votre mérite, et nous ferions tout ce qui dépendrait de nous pour vous en faciliter les convenances... Enfin, Monsieur, vous trouveriez un peuple qui, jaloux de vous posséder, s'empresserait d'aller au-devant de tout ce qui pourrait vous rendre le séjour d'Yverdon agréable et nous serions les premiers à lui en donner l'exemple. »

Chef d'institut, mais fidèle à sa vocation

Pestalozzi, préférant la situation d'Yverdon à celle de Payerne ou de Nyon, qui lui avaient aussi fait des invites, accepta avec joie les offres de la Municipalité. Plus tard, cependant, rédigeant son « Chant du Cygne », sous l'impression des dernières années passées dans cette cité, il exprime l'amer regret de s'être engagé, en ouvrant l'institut de Berthoud, dont celui d'Yverdon n'est que le développement, dans la carrière de chef d'institut : « Je dois, écrit-il, répéter ici ce que je me suis dit secrètement à moi-même, cent et cent fois, pendant mes années de malheur. En mettant le pied sur la première marche de l'escalier du château de Berthoud, je me suis perdu moi-même ; car j'embrassais une carrière dans laquelle je ne pouvais être que malheureux : les responsabilités que j'allais assumer exigeaient, en effet, impérieusement une capacité et des talents administratifs dont j'étais totalement dépourvu ».

Et si, durant ces années où l'institut d'Yverdon, ruiné par les dissentiments entre ses collaborateurs, déclinait, puis agonisait sans grandeur, Pestalozzi s'est obstiné à lui adjoindre cette « école de pauvres » de Clindy, où revécut quelque temps l'esprit de Neuhof et de Stans ; et si encore, après sa fuite d'Yverdon avec Schmid et ses derniers élèves, il voulut non seulement achever sa vie d'homme où il l'avait commencée, mais rouvrir cette maison de rééducation de Neuhof qui avait été son premier acte de foi, c'est très évidemment sous l'empire de la même conviction, par fidélité donc à ce qu'il considérait comme sa véritable vocation : le relèvement des plus misérables de ses frères en Christ.

Toute son activité comme chef d'institut aurait ainsi été déviation de sa voie et infidélité à sa vocation ! Cent vingt ans après sa mort — l'événement ayant manifesté, plus complètement que Pestalozzi lui-même ne pouvait alors le discerner, le sens et l'ampleur de la vocation qui lui avait été adressée — nous avons le droit, et le devoir, de porter, sur la seconde partie de son œuvre, un jugement tout différent.

Que Pestalozzi possédât, à un degré exceptionnel, le génie de discerner et de produire au jour « jusqu'à la moindre parcelle du divin » que le Créateur a déposé en chaque être humain, si déshérité soit-il, et que la rééducation des enfants moralement abandonnés ou dévoyés constituât ainsi, au sens le plus plein du mot, sa vocation, personne ne songe à le contester. De fait, la « folie » de Neuhof et la « folie » de Stans ont inauguré dans notre pays et partout une transformation radicale de la manière de traiter les orphelins, les enfants de commune, et les adolescents qui « tournent mal ».

Des maisons se sont ouvertes, où l'on s'applique à entourer ces déshérités de cette affection, à créer pour eux cette atmosphère familiale, dont le bienfait leur avait été refusé. Partout aussi des établissements de rééducation ont remplacé les colonies pénitentiaires, dans lesquelles les jeunes délinquants achevaient de se pervertir, en pervertissant leurs compagnons ; et l'on y réussit souvent à faire de ces déchets sociaux des membres utiles de la collectivité.

Si donc, comme il convient, on juge l'arbre à ses fruits, il est incontestable que l'arbre planté par Pestalozzi à Neuhof et à Stans était bon et que son activité de rééducateur des enfants abandonnés et dévoyés répondait à une authentique vocation. Mais s'ensuit-il que son activité de chef d'institut constituât une infidélité à sa vocation totale ?

Pestalozzi a éprouvé à Yverdon la pire souffrance que pût éprouver un homme comme lui : il n'a pas réussi à maintenir entre ses collaborateurs cet esprit d'équipe, cette consécration à la tâche entreprise, qui remplissait d'admiration, en 1808, le géographe Carl Ritter. Il a vu ses meilleurs maîtres le quitter et le vaste château, peu à peu, se vider. Il a assisté, torturé, à la putréfaction de son œuvre. Une faillite encore, après tant d'autres ! Et il ne pouvait pas savoir que la somme de tous ces échecs ferait une œuvre, prodigieusement riche de conséquences, dans les domaines les plus divers ! (C'est d'ailleurs le sort de tous ceux qui entreprennent de guider l'humanité vers la terre promise : ils n'y entrent jamais eux-mêmes.)

Précurseur de nos écoles de culture

Pestalozzi n'a pas pu cueillir le fruit de l'arbre planté à Berthoud et à Yverdon. Mais nous, qui avons le privilège de travailler dans une école à quelque degré pénétrée de l'esprit qui animait, durant les premières années de son existence, l'institut d'éducation d'Yverdon ; nous qui y avons donc goûté, nous pouvons l'assurer, que c'est fruit de bon arbre et d'arbre judicieusement soigné ! Les méthodes esquissées à Berthoud et inlassablement perfectionnées à Yverdon ont inauguré, elles aussi, une profonde transformation dans la façon de concevoir et d'administrer cet enseignement de culture qui répond, non moins que la récupération des déchets, à une urgente nécessité, dans une société qui se réclame du nom chrétien.

En mettant au point, dans ces deux maisons, une « institution » propre à informer en l'enfant cette humanité — la dernière chose à laquelle parvienne l'humanité ! et à laquelle elle ne parvient, comme il le déclarait lui-même, que si l'art, c'est-à-dire l'éducation intentionnelle, vient en aide à la nature — Pestalozzi n'obéissait donc pas, si du moins le signe d'une vocation, c'est la possession des dons requis pour y répondre, à une moins évidente vocation, qu'en ouvrant sa maison de Neuhof aux misérables déchets d'humanité dont il s'appliquait à faire des hommes.

Et même, en vertu de l'adage : prévenir vaut mieux que guérir, on pourrait soutenir qu'en donnant, dans ses instituts de Berthoud et d'Yverdon, le modèle d'une école de la personne, propre donc à aider efficacement l'adolescent à « devenir celui qu'il est » et à servir utilement la collectivité, Pestalozzi inaugurait une œuvre plus durable encore, et d'une valeur plus permanente, que son œuvre de Neuhof et de Stans — encore que celle-ci ait retrouvé, au terme de la plus barbare des guerres, une poignante actualité. Puisque l'éducation de l'homme à l'humanité (dont les enfants de la classe aisée, qu'il recevait

dans ses instituts, ont tout autant besoin que les miséreux de Neuhof, de Stans ou de Clindy), une éducation qui ferait de tout être humain un homme, rendrait, à la longue, inutiles ces maisons de rééducation, dont il avait d'abord donné le modèle !

Nous avons donc le droit d'affirmer qu'en condamnant, comme une déviation ou une infidélité à sa vocation, son activité de chef d'institut, Pestalozzi se trompait et qu'il a été, à Berthoud et à Yverdon non moins qu'à Neuhof et à Stans, dans sa voie et fidèle à la vocation— plus ample seulement qu'il ne l'imaginait dans son humilité — à la vocation que Dieu lui avait adressée en le douant de tout ce qui était indispensable pour y répondre : mettre au point une éducation propre à restaurer et à épanouir en l'enfant cette humanité, qu'il considérait comme la destination de l'homme et comme la fin de la création. Pionnier donc et maître dans l'art de la rééducation et de l'éducation à l'humanité ! et, par là, précurseur de nos écoles de culture, non moins que de nos maisons de rééducation.

Comme le note H. Spencer, dans son ouvrage classique : « De l'éducation intellectuelle, morale et physique, toutes les améliorations apportées à l'école de culture, au cours du XIXe et du XXe siècles, ne sont en effet que des applications ou des corollaires des principes généraux, dont s'inspirait la pratique éducative de Pestalozzi à Berthoud et à Yverdon.

L'effort par lequel les meilleurs de nos maîtres ont tendu et tendent à faire de l'école un milieu éducatif, dans lequel l'enfant développe non seulement son intelligence, mais sa sensibilité et son cœur, son sens moral et son sens religieux ; cet effort qui a si profondément transformé l'atmosphère de nos classes primaires et secondaires, s'inscrit donc tout entier dans la ligne pestalozzienne ; et Pestalozzi, le Pestalozzi de Berthoud et d'Yverdon, peut être considéré à juste titre comme le fondateur et le patron de l'école qui, sous le nom d'école de la personne, d'école fonctionnelle ou d'école active, tend partout aujourd'hui à remplacer l'école exclusivement technique d'autrefois, bornant son effort à l'enseignement de la lecture, de l'écriture, du calcul et du catéchisme.

Pestalozzi était donc dans le vrai, non pas quand il portait sur la seconde partie de sa vie le jugement dépréciatif que nous avons lu, mais quand, avec cette fière humilité, qui caractérise le génie, il écrivait, d'Yverdon, à son ami Stapfer : « Nous pensions semer une graine pour nourrir les malheureux dans notre entourage immédiat, et nous avons planté un arbre dont les branches s'étendent sur le globe entier, invitant tous les peuples de la terre sans exception à s'abriter à leur ombre. Ce n'est pas mon œuvre, c'est l'œuvre de Dieu... »

C'est en effet l'activité déployée par Pestalozzi à Berthoud et à Yverdon, et très spécialement à Yverdon, qui a inauguré, dans le monde entier, cette profonde transformation de l'institution scolaire à tous ses degrés, qui frappait déjà Spencer en 1854, et qui s'est si heureusement poursuivie dès lors ; et c'est le Pestalozzi d'Yverdon qu'on salue, dans le monde entier, comme le père de l'école de culture et de l'école de la personne.

Le témoignage de M.-A. Jullien

C'est ainsi à Yverdon que s'est pleinement « incarnée » — dans une institution qui, avant de tomber, victime des circonstances politiques autant au moins que du manque de sens pratique de Pestalozzi ou la médiocrité morale de certains de ses collaborateurs, brilla d'un éclat dont nous ne nous faisons généralement qu'une idée insuffisante — la pédagogie pestalozzienne, cette éducation de l'homme à l'humanité, cet humanisme intégral (et donc religieux), que personne avant lui n'avait si lucidement assigné comme objet à l'éducation publique ; et c'est donc à Yverdon qu'il convient de chercher le dernier « état » de sa pensée pédagogique ; cette pensée qui s'exprime souvent si gauchement dans ses écrits, mais qu'il sut génialement faire passer dans la pratique éducative et dans l'atmosphère de la maison transférée, en 1804, de Münchenbuchsee à Yverdon.

Nous disposons heureusement — en français — de nombreux témoignages d'anciens élèves ou de visiteurs de l'institut d'Yverdon, parmi lesquels je me borne à rappeler les « Souvenirs » de Louis Vulliemin et de Roger de Guimps et un chapitre de Mme de Staël (« De l'Allemagne » I, 19). Mais nous avons surtout le témoignage de Marc-Antoine Jullien, dont je m'étonne qu'on ne fasse pas plus souvent état, car il nous donne de l'institut d'Yverdon l'idée la plus vivante et la plus complète... Arrachons-le donc pour quelques instants à l'oubli.

Fils du conventionnel Jullien de la Drôme, membre lui-même du Comité de Salut public, puis de la Commission exécutive de l'instruction publique, le Général Jullien — c'était alors son titre — s'intéressa aux idées de Pestalozzi pour le motif le plus naturel et le plus honorable : il cherchait une maison d'éducation dans laquelle il pût mettre ses trois fils [1], pour lesquels il ne voulait pas du lycée napoléonien. Il était, en effet, resté fidèle à ses convictions républicaines.

Visiteur attentif

Il vint donc à Yverdon, voir de ses yeux l'institut dont on chantait les louanges dans presque toutes les langues de l'Europe. Il avait l'intention d'y passer quelques jours : il y resta deux mois, qu'il employa à s'instruire à fond de « la Méthode » (comme il dit, avec emphase et majuscule). Mais donnons-lui la parole, car le soin qu'il mit à s'informer, non seulement des principes généraux, mais des moindres détails de la pratique éducative, est justement ce qui confère à son témoignage une valeur tout autre que celle à laquelle peuvent prétendre les impressions de ces « touristes », qui « faisaient » alors Yverdon, comme les tournées Cook, entre deux guerres, « faisaient » le Louvre ou les Invalides :

---

[1] Il n'est pas sans intérêt de noter qu'un au moins des trois fils confiés par Marc-Antoine Jullien à Pestalozzi devint un ingénieur connu, Pierre-Adolphe Jullien, qui construisit deux ponts-canaux, ainsi que les lignes de chemin de fer de Paris à Orléans et de Paris à Lyon.

« Après avoir, écrit-il, jeté un premier coup d'œil sur l'Institut de Pestalozzi, avoir proposé plusieurs questions à lui-même, à ses instituteurs et à quelques élèves, et avoir recueilli par écrit un assez grand nombre de notes, j'ai commencé par donner la série des objets sur lesquels je désirais m'entretenir avec les différentes personnes attachées à l'établissement, pour bien pénétrer dans toutes ses parties... J'ai pu entrer successivement, avec les principaux instituteurs et sous-maîtres, dans tous les détails relatifs aux diverses branches de l'enseignement et à la théorie complète de la Méthode, différemment modifiée dans chacune d'elles...

Après avoir terminé mes excursions, pour ainsi dire, vagabondes mais toujours rapportées au but principal de mes recherches ; après avoir discuté avec les instituteurs leurs divers modes d'enseignement, avoir assisté aux classes et aux leçons particulières, avoir interrogé plusieurs élèves pris au hasard ; avoir examiné séparément ceux des élèves qui avaient passé le plus de temps à Yverdon (cinq, six et même sept années), et qui pouvaient m'offrir des résultats plus positifs ; après avoir vécu en quelque sorte au sein de la famille de l'Institut, comme un de ses membres, et observé les élèves dans toutes les circonstances de leur vie habituelle, dans leurs études et dans leurs classes, dans leurs récréations et dans leurs jeux, au jardin, à la promenade, dans leurs différents exercices gymnastiques, militaires, de chant, de religion, dans leurs prières, dans leurs relations journalières avec le chef de l'établissement, qui n'est pour eux qu'un bon père de famille, et avec les instituteurs, qui sont des amis plutôt que des maîtres, dans leurs repas et même dans leur sommeil ; après avoir enfin pris connaissance de tous les détails intérieurs, j'ai cru devoir remonter à la première origine de la Méthode et de l'Institut... »

C'est sur la base de cette documentation exhaustive que Jullien rédigea son *Précis sur l'Institut d'éducation d'Yverdun,* puis les deux gros volumes intitulés : *Esprit de la Méthode d'éducation de Pestalozzi* (Milan, Genève et Paris, 1812). Une seconde édition parut à Paris en 1842 ; en voici le titre complet : *Exposé de la Méthode d'éducation de Pestalozzi, telle qu'elle a été suivie et pratiquée sous sa direction pendant dix années (de 1806 à 1816) dans l'Institut d'Yverdun, en Suisse.*

Pestalozzi et les idées pédagogiques de la Révolution

Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi l'institut d'Yverdon fit sur M. A. Jullien une impression si favorable : il reconnaissait en Pestalozzi cet amour de l'humanité, qui distingue la grande Révolution française de toutes les autres révolutions, et plus particulièrement cet amour des humbles, cette volonté de réaliser l'égalité et la justice sociales ; mais il y trouvait aussi, incarnées dans la « maison » dont Pestalozzi ne voulait être que « l'éveilleur », bon nombre des idées pédagogiques qu'il avait pu entendre énoncer et discuter sous la Convention.

Si, en effet, l'âge révolutionnaire n'a pas *réalisé* grand-chose sur le plan pédagogique, il a mis en circulation un nombre considérable de

théories et de plans d'éducation, plus ou moins chimériques, mais dont le meilleur a été repris et s'est lentement introduit dans la pratique de nos écoles. Evoquons deux de ces précurseurs :

Jean Bon Saint-André demandait « des maîtres plus sensibles qu'instruits, plus raisonnables que savants, qui, dans un lieu commode, hors des villes, fussent les amis, les compagnons de leurs élèves... que des courses plus ou moins longues, dans les bois, sur les montagnes, au bord des rivières, des ruisseaux et de la mer, offrent à ceux-ci l'occasion de recevoir des instructions aussi variées que la nature elle-même ». Et Desforges esquissait le plan de ce que nous appelons aujourd'hui une Ecole Nouvelle à la campagne : des maisons spacieuses, dans un bon air, au milieu d'un parc. Il voulait qu'on y aménageât un oratoire, une bibliothèque, une infirmerie, une pharmacie, une laiterie, des étables ; des salles pour le travail du tour, le dessin et la musique ; un quartier séparé pour l'apprentissage des métiers. Il demandait que périodiquement une demi journée ou une journée entière fût consacrée à des promenades botaniques, à la visite de fermes ou d'exploitations et, en cas de mauvais temps, que l'on organisât des jeux, des représentations dramatiques, des expériences de physique et d'histoire naturelle...

Tout cela et d'autres « nouveautés » encore était ingénieusement et méthodiquement mis en œuvre à Yverdon. De fait, l'institut qu'y dirigeait Pestalozzi mérite d'être considéré, après la « Maison joyeuse » de Victorin de Feltre, à Mantoue (dont Jullien le rapproche), comme le prototype de ces écoles de la personne qui, sous le nom d'Ecoles nouvelles, en ont repris la suite vers la fin du XIXe siècle, et dont les plus connues en Suisse sont, je pense, Glarisegg et Hofoberkirch. Mais laissons la parole à l'auteur de l'*Exposé* :

Probité de l'enseignement, information de la personne

« Les personnes, qui ont pris la résolution de n'admirer que ce qui brille d'un certain éclat, note-t-il en commençant, ne seraient peut-être nullement satisfaites de l'Institut et des élèves de Pestalozzi. Rien ne brille au dehors ; rien n'est disposé pour séduire : point de pompe, d'appareils, d'examens publics où de petits automates, mis en mouvement par des fils cachés que leurs maîtres dirigent avec plus ou moins d'art, viennent capter les suffrages et enlever l'admiration. Tout est naturel et simple, la Méthode n'admet rien d'artificiel ni de factice. On a pour principe de laisser aller, de laisser faire, de montrer ou plutôt de laisser paraître l'enfant tel qu'il est, de le voir venir pour mieux connaître ses penchants, et de ne s'opposer à ses dispositions primitives, qu'autant qu'elles prendraient une direction fausse et vicieuse, de n'empêcher le mal que lorsqu'il s'annonce, au lieu de le provoquer, comme on fait souvent, dans les éducations ordinaires, par les efforts mêmes, maladroits et dangereux, destinés à le prévenir. »

Jullien loue ensuite la judicieuse hygiène, la vie libre et au grand air, qui différenciaient si heureusement l'institut d'Yverdon des lycées-casernes institués par Napoléon : « Cette existence très active, dit-il, si

convenable à leur âge, qui empêche la naissance prématurée et les ravages des passions, rend les enfants heureux pour le moment présent ; mais, loin que cette félicité soit obtenue aux dépens de leur avenir, elle est pour eux le germe des plus pures et des plus solides jouissances, qui les attendent lorsqu'ils arriveront à un âge plus avancé. On doit remarquer que, sur un nombre de soixante enfants, qui s'est élevé successivement jusqu'à cent cinquante, aucun, depuis plusieurs années, n'a été atteint d'une maladie grave. Il n'en est pas mort un seul dans l'Institut depuis onze ans qu'il existe... »

Education morale par l'ambiance et par l'action

Voici maintenant comment Jullien caractérise cette éducation morale par l'ambiance et par l'action, qui constituait peut-être la plus féconde des « nouveautés » pratiquées à Yverdon : « L'éducation morale est toute en action ; les préceptes n'y sont presque pour rien. Les enfants de Pestalozzi l'aiment comme leur père ; ils aiment leurs instituteurs et leurs camarades comme des frères. Ils se rendent entre eux beaucoup de petits services. L'émulation ordinaire des collèges, ressort si délicat et même dangereux à manier... est un moyen inutile et inconnu dans cet établissement, où les exercices et les études ont une si grande activité... La religion et la moralité ne sont point ici seulement dans les instructions et les discours, dans les formes, dans les cérémonies, mais dans les exemples, dans les faits, dans le fond même des habitudes et de la vie journalière ; enfin, dans les sentiments et dans les cœurs. On fait le bien par instinct, par besoin, pour être satisfait de soi-même et heureux, pour témoigner sa reconnaissance et son affection au chef de l'établissement et aux instituteurs ; pour contribuer au bonheur de ses parents, jamais dans la vue d'obtenir des récompenses ou d'éviter des punitions. »

Jullien s'étend longuement sur les relations entre maîtres et élèves, caractérisées, dit-il, par un remarquable mélange de familiarité et de respect. Après la classe, le maître, mêlé aux élèves, demande à l'un ou à l'autre : « Qu'as-tu retenu de la leçon ? Comment as-tu compris ceci ou cela ? » Par ses réponses, l'élève donne à son maître et prend lui-même une juste idée de sa valeur et de ses forces. Parfois, c'est le disciple qui prie son maître de lui éclaircir une notion obscure ou douteuse. Et il arrive que le maître réponde : « Je ne puis pas, en cet instant, résoudre cette difficulté ; je chercherai ; peut-être me suis-je trompé ; nous reverrons cela ». Que tout cela est aimable et « moderne » !

« Combien de fois, nous dit encore Jullien, j'ai rencontré les élèves de l'Institut ou suis allé les voir à la promenade, en pleine campagne, aux heures de récréation, dans la cour ou dans les jardins de la maison, à leurs études et dans les classes ! J'observais, dans toutes ces circonstances, la nature de leurs relations avec leurs instituteurs. Je n'ai jamais vu ni crainte, ni supercheries, ni respect feint, ni défiance, ni envie de se cacher ; mais toujours l'abandon de l'amitié, la plus douce union, la plus entière confiance, une démarche noble, franche et naturelle, des cœurs ouverts... »

Education fonctionnelle

On lira avec le plus vif intérêt, dans l'*Exposé* de Jullien, tout ce qui se rapporte aux divers enseignements, notamment à la géographie (on étudiait d'abord la géographie locale, modelant le relief de la région dans une masse de terre glaise), aux sciences naturelles (enseignées conformément à la méthode préconisée dans l'*Emile),* au dessin et au chant (disciplines auxquelles on attribuait une grande valeur éducative), ainsi qu'à ces excursions, sur le lac de Neuchâtel ou dans le Jura, qui ont laissé un si bon souvenir à un Roger de Guimps ou à un Louis Vulliemin. Mais tenons-nous en aux grandes lignes :

Jullien apprécie très judicieusement la méthode d'éducation et d'instruction, instrumentale, comme disait Mme Necker de Saussure, fonctionnelle, comme nous disons aujourd'hui, d'après Claparède, qui était suivie à l'institut d'Yverdon :

Le plan d'études était établi en vue de la culture des pouvoirs de l'esprit et du caractère, plus que de l'acquisition de connaissances immédiatement « récitables ». S'il fallait sacrifier quelque chose, on sacrifiait sans hésiter le présent à l'avenir, le résultat immédiat (et précaire) aux résultats lointains et durables. « A Yverdun, note Jullien, l'instruction est traitée avec le degré d'importance qu'elle mérite, mais on préfère d'abord affermir la base, former le jugement, disposer et fortifier l'instrument avec lequel on s'instruit... Aussi, plusieurs élèves de l'Institut, qui n'y ont été laissés qu'un petit nombre d'années, en sortent avec une faible provision de connaissances acquises, mais avec un développement réel de leurs facultés naturelles. »

Tous les pères, notons-le en passant, n'étaient pas aussi perspicaces que Jullien : « J'ai entendu, écrit le ministre Jayet, bien des parents blâmer Pestalozzi en disant : « Aussi longtemps que mon fils a été chez lui, il n'a rien appris, mais dès que je l'ai mis ailleurs, il a fait des progrès rapides ». Et j'avais le plus souvent mille peines à leur faire comprendre que ces progrès, il les devait à Pestalozzi, qui les avait préparés par sa méthode ».

Jullien trouvait aussi, réalisée de la façon la plus heureuse, à Yverdon, cette idée sur laquelle avaient insisté, dans leurs *Projets,* un Talleyrand, un Condorcet et bien d'autres encore, d'une « institution » qui « mette en place » les valeurs humaines, en orientant l'adolescent vers la carrière dans laquelle il se réalisera le plus complètement et rendra à la collectivité les plus utiles services : « Les élèves de la Méthode, écrit-il, formés à l'habitude d'observer, de penser et surtout d'agir, sont rendus propres aux différentes professions, aux sciences et aux arts, de sorte que chacun d'eux, exerçant et appréciant ses facultés, peut juger assez exactement la manière dont il lui convient de les appliquer pour en tirer le meilleur parti. Les divers essais que chaque élève a l'occasion de faire de ses forces intellectuelles lui permettent de sentir, d'abord, quelle est leur destination naturelle plus ou moins prononcée ; puis, quel est l'emploi le plus convenable qu'il en peut faire pour la société en général et pour lui-même en particulier ; ce qui donne la solution d'un

problème d'économie politique, très important à l'ordre social, à la prospérité des Etats, à la vraie richesse des gouvernements et au bonheur des individus : *Placer toujours les hommes dans la sphère dans laquelle ils peuvent être le plus utiles.* On évite ainsi ce contre-sens trop fréquent dans l'emploi des hommes, qui établit une opposition et une lutte habituelles entre la *destination* que leur indique la nature, et la *destinée* que leur impose la société, et qui condamne un grand nombre d'individus à ne tirer aucun parti de leurs facultés et de leurs talents, perdus à la fois pour eux-mêmes et pour leur patrie. »

Comparant les adolescents ainsi « informés » à ceux que déformait alors le lycée napoléonien, Marc-Antoine Jullien conclut : « Voilà par quels motifs j'ai trouvé cette éducation meilleure que la plupart de nos éducations modernes, qui ne produisent le plus souvent que des corps languissants et débiles, énervés par des études prématurées, par une vie trop studieuse et trop sédentaire, des âmes basses et dégradées, des cœurs corrompus, des caractères lâches et hypocrites, que la servitude d'une discipline dure et gênante a flétris de bonne heure ; enfin, des esprits faux, remplis de connaissances inutiles ou mal digérées ».

Et il exprime à son ami Pestalozzi sa gratitude et sa vénération dans cette apostrophe, d'un style très XVIIIe siècle : « Homme vertueux ! j'ai vu ton intéressante famille, j'ai conversé avec toi, avec les estimables compagnons de tes travaux ; j'ai recueilli leurs nobles et pures conceptions, qui sont le produit, le résultat et le développement des tiennes. J'ai vécu parmi tes enfants ; j'ai assisté à leurs études, à leurs jeux, à leurs repas, à leurs promenades, à tous leurs exercices, à leurs prières, même à leur sommeil pur et innocent comme eux... Ce n'est qu'après un mûr examen, après avoir longtemps observé cet institut avec une attention scrupuleuse, que j'ose le proposer comme présentant l'ébauche la moins imparfaite qui ait encore été mise à exécution d'un plan d'éducation pratique, propre à combiner et à produire... les jouissances pures de l'existence domestique et privée, ainsi que les vertus mâles, fortes, énergiques de l'éducation publique ».

Le propos, réformateur de l'éducation domestique et publique, du grand pédagogue dont on a commémoré, l'année dernière, le second centenaire, n'avait jamais été plus intelligemment saisi et exposé. Qui veut donc s'en faire une idée précise, sans pouvoir recourir aux ouvrages de doctrine écrits par Pestalozzi, ne saurait mieux faire que de lire (en négligeant certains développements trop subtils, auxquels l'auteur se laisse entraîner par son goût, très français, des belles architectures symétriques), l'*Exposé de la méthode d'éducation de Pestalozzi* de Marc-Antoine Jullien.

* * *

C'est, vous l'avez vu, à Yverdon que Pestalozzi a pris pleinement conscience et incarné dans une institution régulière ce qu'il aimait à appeler : éducation à l'humanité ; nous disons : les humanités ou l'école de culture. Aussi les écrits de cette période, très particulièrement ces discours qu'il y prononçait au début de chaque année ou le jour de son anniversaire (le 12 janvier), complètent-ils de la façon la plus heureuse

les écrits rédigés à Neuhof et, notamment, celui de ses ouvrages auquel se réfèrent le plus abondamment tous ceux qui ont exposé ses idées pédagogiques : *Comment Gertrude instruit ses enfants.*

Homme d'intuition et praticien, plus que logicien ou philosophe, Pestalozzi ne comprenait, en effet, parfaitement, que ce qu'il faisait. C'est pourquoi ce fonctionnalisme religieux, qui est l'âme de son système et qui fait, de l'institut d'Yverdon, le Bethléem de l'éducation moderne, s'exprime, plus ingénument que dans aucun autre de ses écrits, dans ces discours pensés en fonction de son activité d'éducateur et d'animateur, dans ces effusions d'âme auxquelles il s'abandonnait, dans la grande salle du Château, au milieu de ses collaborateurs et de « ses enfants ». C'est là qu'il est vraiment lui-même !

Discours de Pestalozzi à ses élèves

Voici quelques lignes d'un de ces discours — les autres ne sont pas moins remarquables — celui pour le Nouvel-An 1809 :

Je me tourne vers vous, jeunes gens et jeunes filles tendrement aimés, je me tourne vers vous dans cette heure solennelle de l'année nouvelle, enfants tendrement aimés. Le cœur débordant pour vous d'un paternel amour, que vous dirai-je ? J'aimerais vous serrer tous sur mon cœur et rendre grâce à mon Père céleste d'avoir fait de moi votre père. J'aimerais tomber à genoux et lui dire : Mon Père, pardonne-moi ! Je n'ai pas été pour ces êtres chers ce que j'aurais dû être — loin de là ! Pardonne-moi de n'avoir pas été leur père comme j'aurais dû l'être !...

Fais-moi la grâce, ô Père, de vivre désormais tout entier pour mon œuvre, tout entier pour ces enfants à Toi, qui par ta volonté sont à moi, et de me consacrer à cette œuvre sans distraction et sans partage. Fais-moi sentir comme une indignité et une impardonnable faute tout ce qui me distrait ou m'éloigne de l'attachement à ces enfants, qui sont miens, et des devoirs que j'ai à leur égard. Permets, ô Dieu, que je travaille avec crainte et tremblement à leur salut comme au mien propre ; que je sente, connaisse et honore leur salut comme la seule chose nécessaire, la seule chose qui soit, pour moi, nécessaire...

Enfants tendrement aimés, vous devez, vous aussi, en cette heure solennelle, élever vos cœurs vers votre Père céleste et lui promettre d'être ses enfants... Parmi nous, la vanité ni la crainte, l'honneur ni la honte, la récompense ni le châtiment ne sont pas, comme presque partout, artificiellement et systématiquement mis en œuvre, pour vous montrer le chemin de la vie, le chemin sur lequel vous devriez marcher. La « nature » mise en nous par Dieu est sacrée à nos yeux. Vous êtes, parmi nous, ce à quoi vous appelle l'Ordre établi de Dieu, en vous et hors de vous.

Contre vos dispositions ou vos penchants, nous n'éprouvons aucune animosité, nous n'usons d'aucune violence ; nous ne les inhibons pas, nous ne voulons que les épanouir. Nous ne prétendons pas mettre en vous ce qui est nôtre, ce qui, altéré par nous, est tel en nous aussi : nous épanouissons quelque chose qui est déjà en vous, intact au plus profond

de vous-mêmes... Loin de nous la pensée de faire de vous des hommes tels que nous sommes, tels que sont la plupart de nos contemporains ! Il faut que, par nos soins, vous deveniez les hommes que veut *votre* « nature », les hommes que réclame ce qu'il y a de divin, de sacré dans *votre* nature...

Mon action tend à élever la nature humaine à ce qu'il y a de plus haut, de plus noble ; à l'élever par l'amour ; et ce n'est que dans cette force sacrée : l'amour, que je reconnais l'instrument de la libération en l'homme de tout ce qu'il y a de divin, de tout ce qu'il y a d'éternel dans sa nature... L'amour est à jamais la seule puissance capable d'élever l'homme à l'humanité, sa nature... Que votre vie entière, mes enfants, manifeste que le seul but de mon action, c'est l'amour, et l'humanisation de l'homme par l'amour !...

On a parmi nous le droit d'être pauvre... et de prétendre néanmoins à cette élévation de l'esprit et du cœur, à laquelle la nature humaine est appelée. Ce propos : Si tu es né pour manger du foin, manges-en, n'a pas cours parmi nous. Nous ne connaissons point d'état de l'homme, où l'on ne naisse que pour vivre comme une bête. Nous croyons que les plus sublimes dispositions de la nature humaine se rencontrent dans tous les états et dans toutes les conditions... C'est pourquoi nous simplifions les moyens destinés à épanouir en vous les dispositions mises en vous par Dieu lui-même ; c'est pourquoi nous fondons notre action sur la force sacrée de l'amour. Enfants ! Que cet amour croisse et s'affermisse en vous, c'est tout notre propos.

L'enseignement comme tel et en soi n'épanouit pas l'amour... C'est pourquoi il n'est pas l'essence de l'éducation. C'est l'amour qui en est l'essence. Lui seul est cette émanation éternelle du Divin, qui a son trône au dedans de nous ; il est le centre d'où rayonne tout ce qui, dans l'éducation, est essentiel... C'est à cela, à cela seul : à cette humanité fondée sur l'amour et procédant de lui, que nous voulons t'élever, chère jeunesse à nous confiée. Nous ne connaissons pas, pour vous élever, d'autre instrument que l'amour : notre amour, votre amour, l'amour de Dieu, l'amour des hommes. Quoi que nous fassions, quoi que nous vous fassions faire, l'amour est la fin suprême de toute notre action. »

Cet « éros pédagogique », dont seul peut-être Socrate était possédé à un degré comparable — encore qu'il se manifeste chez lui sous un mode très différent — cet éros pédagogique dont l'incandescence transfigurait ses traits d'une laideur amère ; qui lui faisait dire à tel de ses collaborateurs : « Tu n'es pas un éducateur, tu n'es qu'un marchand de participes ! » ou de tel autre : « Un éducateur qui a besoin de s'exhorter à la patience n'est qu'un pauvre diable ! On doit enseigner avec amour et dans la joie ! » Cet éros pédagogique qui a réussi à faire, pendant quelques années, de l'institut d'Yverdon, cette maison et cette communion, qu'a dites Carl Ritter : « Je ne puis évoquer sans émotion, écrivait-il à ses amis, cette société d'hommes forts, entrés en lutte avec le présent, pour frayer la voie à un avenir meilleur, et qui trouvent toute leur joie et leur seule récompense dans l'espoir d'élever l'enfant à la vraie dignité de l'homme ».

... Cet éros pédagogique qui s'affirme, avec une si émouvante ingénuité, dans tous les discours d'Yverdon, c'est la fontaine de Jouvence, dans laquelle les éducateurs peuvent retremper leurs énergies et raviver leur foi, pour les mettre de nouveau, intactes et efficaces, au service de cette jeunesse, dont il s'agit de faire une humanité plus solidaire, éclairée et portée par cet amour clairvoyant, *sehende Liebe*, qui est la clef de l'action exercée par Pestalozzi sur les adultes comme sur les enfants.

Louis Meylan

DE LA FORMATION PROFESSIONNELLE DANS L'APRÈS-GUERRE

C'est avec le plus grand plaisir que j'ai lu la brochure intitulée « Le rôle de l'orientation professionnelle dans l'après-guerre », de M. Richard Meili, directeur du Service d'orientation professionnelle de la ville de Winterthour (Suisse). Elle me permettra de faire part de mes observations et remarques effectuées depuis 15 ans dans une classe de pré-apprentissage, formée de garçons de 15 et 16 ans.

La période d'après-guerre que nous vivons pose le grave problème de la préparation professionnelle de nos jeunes gens. La grande majorité de nos garçons, arrivés à 15 ans, désirent travailler et apprendre un métier.

D'accord avec M. Meili, nous pensons qu'assez rares sont les jeunes gens qui choisissent une profession très tôt. Tous ceux que nous avons interrogés et qui depuis tout petits ont fait leur choix, sans jamais se décourager, sont devenus de très bons artisans, aimant leur profession ; tout naturellement, ils réussissent dans leur métier, mais c'est la minorité.

Et le grand nombre des indécis, comment les encourager et les convaincre que leur avenir, et leur bonheur social et familial, dépend en grande partie de la profession qu'ils choisiront. L'époque que nous vivons ne facilite pas la tâche des conseillers de profession. Actuellement, dans notre pays, l'industrie jouit d'une telle faveur que, dès leur sortie de l'école, les jeunes gens ne souhaitent qu'une chose, entrer à l'usine où l'on gagnera très vite, sans aucun apprentissage, 300 à 400 francs par mois. Alors, à quoi bon signer un contrat d'apprentissage, être tenu durant 3 ans ou 3 ans et demi avec une maigre rétribution. On comprend alors que dans les milieux peu fortunés, peu soucieux de l'avenir de leurs enfants, on leur dise : « Allez travailler à l'usine, vous gagnerez plus vite votre vie ».

Nous avons souvent entendu de jeunes apprentis trouver leur sort peu enviable, comparé à celui de jeunes ouvriers d'usines. Je pense donc qu'il y aurait lieu de revoir sans tarder les conditions matérielles et financières de tous les apprentis ayant signé un contrat. Nous avons connu un jeune apprenti mécanicien qui, au bout de 3 ans et demi d'apprentissage, recevait 10 francs par mois. Son patron l'envoyait faire toutes les « réparations et bricoles » chez les clients, facturait le travail effectué au tarif d'ouvrier ; ce jeune apprenti était indigné, et avec raison. Un autre élève, apprenti serrurier, reçoit, après 3 ans et demi d'apprentissage, 45 francs par mois. Il fait le travail complet d'un bon ouvrier. C'est aussi nettement

insuffisant. Si l'on veut faciliter l'apprentissage, il faut aussi encourager l'apprenti par autre chose que de belles promesses. Les conditions de travail des apprentis de toutes professions doivent être revues sans tarder, si l'on ne veut pas que les jeunes gens abandonnent l'apprentissage d'un métier pour l'usine. On me dira peut-être que ce n'est que passager et que dans quelques années ceux qui auront persévéré trouveront leur récompense. C'est bien ce que nous répétons souvent à nos jeunes apprentis, mais ceux-ci ne paraissent pas toujours convaincus par notre argumentation. Il y a donc lieu d'apporter remède avant qu'il ne soit trop tard, tout en sauvegardant, cela va sans dire, l'intérêt du patron.

Ce qui fera la force de la Suisse au point de vue artisanal et industriel, ce sera toujours l'ouvrier qualifié qui, par son travail soigné et consciencieux, contribuera à maintenir la renommée dont notre pays jouit dans le monde. Or dans les Ecoles complémentaires professionnelles, on se plaint du manque d'instruction des jeunes apprentis. En examinant la question de près, il n'y a pas lieu d'être très surpris. En effet, les élèves les plus intelligents suivent les écoles secondaires et supérieures. Dans ces conditions, il ne reste, en général, pour faire un apprentissage, que les moins doués intellectuellement. C'est d'autant plus dommage que nous pensons qu'un développement harmonieux de l'esprit et de la main est absolument indispensable pour obtenir une main-d'œuvre qualifiée. C'est pour ces motifs que nous pensons que le programme d'enseignement primaire doit être terminé à l'âge de 15 ans. L'entrée en apprentissage étant admise à 16 ans, nous pensons que la dernière année scolaire de 15 à 16 ans devrait être consacrée exclusivement à la préparation à la vie active, par un programme spécial de pré-apprentissage.

Il y a lieu maintenant d'examiner comment il faut s'y prendre pour découvrir les aptitudes professionnelles de nos jeunes gens.

Nous rencontrons malheureusement beaucoup trop de personnes qui ne croient pas à l'utilité des examens psychotechniques (tests, fiches d'orientation, exercices manuels) et pourtant notre expérience nous permet d'affirmer que nous les considérons comme nécessaires pour le choix de la profession. Comment s'y prend-on ? Tout d'abord, on cherche à connaître, sans aucune contrainte, quelle est la profession désirée par l'enfant. Dès cet instant, nous nous efforçons de ne pas le décourager dans son choix, mais au contraire nous l'observons davantage, soit à l'école, soit dans les leçons de travaux manuels, pour pouvoir déterminer son habileté manuelle, celle-ci étant nécessaire dans toutes les professions. Chaque enfant passe ensuite chez le médecin scolaire pour un examen minutieux. Cette visite est de la plus haute importance. Elle permet de découvrir tout ce qui échappe au pédagogue, aux parents ou aux conseillers de profession.

Il y a peu de temps, nous avons examiné les élèves de ma classe. Nous avons constaté que les deux seuls élèves qui désiraient entrer aux C. F. F. étaient atteints de daltonisme. Dans ces conditions, ils devront renoncer à cette profession. Comme on s'est aperçu assez tôt de cette insuffisance dans la distinction des couleurs, il y aura lieu de chercher ailleurs la profession qui pourra être en rapport avec les capacités de chacun de ces élèves.

Après cet examen médical, l'enfant passe chez le conseiller de profession pour un examen psychotechnique. Enfin, c'est l'entretien avec les parents. Ces différents examens et entretiens ont pour but de se rendre compte si le métier choisi correspond bien aux aptitudes du jeune homme. Cette première constatation faite, il y aura lieu de tenir compte du marché du travail et chercher le patron qui voudra bien engager l'apprenti. Comme on peut le voir, il y a tout un chemin à parcourir avant de signer le contrat d'apprentissage.

Il est frappant, lorsque l'on s'entretient avec les parents du futur apprenti, de constater que la plupart des parents désirent pour leurs enfants une profession plus élevée que la leur. Nous avons maintes fois dû convaincre des parents d'élèves de faire apprendre à leurs enfants la profession du père. Pourquoi faire apprendre mécanicien à un garçon quand le père a un atelier de serrurier ? Pourquoi le fils d'un coiffeur ou d'un cordonnier ne succéderait-il pas à son père, puisque le salon, l'outillage, la clientèle, existent ? Aimer son métier et le faire aimer à ses enfants rentre dans les devoirs familiaux.

Nous avons constaté que, de nos jours, nombre de jeunes gens veulent apprendre le métier de mécanicien. Certes, si ce métier attire la jeunesse, il ne faut pas oublier que c'est justement l'un des métiers qui demande la plus vive intelligence, alliée à une instruction solide et avancée. La plupart de nos garçons ne peuvent réussir dans cette profession, pour les motifs énoncés ci-dessus, et il appartiendra au conseiller de profession d'examiner quelle profession sera le plus en rapport avec les goûts du futur apprenti.

Il nous est arrivé de rencontrer des jeunes gens très qualifiés au point de vue manuel, ayant beaucoup de goût pour le métier choisi, mais déficients au point de vue intellectuel. Qu'arrive-t-il dans ces conditions ? Très souvent ces jeunes gens échouent aux examens de fin d'apprentissage et doivent renoncer à la profession librement choisie pour devenir des manœuvres, alors qu'ils seraient devenus de bons ouvriers *dans leur partie*. Dans de tels cas, ne pourrait-on pas faciliter ceux que l'étude et surtout un manque de moyen intellectuel empêchant de réussir et leur permettre de devenir de bons artisans sans diplôme, sans les autoriser à s'établir comme patron ? Nous nous permettons de poser le problème qui, à notre point de vue, devrait être résolu par l'affirmative.

Depuis la guerre, nous assistons à une véritable course au gain. Chacun veut s'enrichir très vite ; ce climat anormal se retrouve dans toutes les classes sociales. Mettons un frein à cette course folle et faisons comprendre à notre jeunesse qu'un certificat d'apprentissage est préférable à un portefeuille bien garni seulement durant les années prospères. Mais, n'oublions pas qu'il nous appartiendra d'influencer les patrons pour que ceux-ci améliorent très sérieusement les conditions matérielles des apprentis, durant les deuxième et troisième années de travail, en faisant ressortir le fait que ce sera ainsi une cause d'encouragement qui permettra à beaucoup de jeunes gens de se décider pour le choix d'une profession plutôt que de répondre à l'appel lucratif de l'usine.

J. Guignard.

BIBLIOGRAPHIE

Trigonométrie, par Pauli et Post. Un volume in-8 de la Collection des Manuels publiés sous les auspices de la Société suisse des professeurs de mathématiques, cartonné plein papier, Fr. 6.—. Librairie Payot, Lausanne.

Le mérite de l'ouvrage qui vient de paraître est de rompre avec la tradition classique et d'introduire pour l'étude de la trigonométrie une méthode nouvelle, rapide, élégante et claire, la méthode vectorielle. Cette méthode, qui trouve également son application en géométrie analytique et en physique, constitue un instrument de travail indispensable dans la technique comme dans la recherche spéculative. Il faut savoir gré à MM. Pauli et Post de l'avoir mise à la portée des élèves de nos gymnases romands. Les notes historiques et plusieurs centaines d'exercices complètent la partie théorique. Cet ouvrage sera certainement accueilli avec intérêt par toutes les personnes qui de près ou de loin s'intéressent aux mathématiques et ont le souci de suivre leur évolution.

Sous la bannière de la Grue, histoire et légendes du Comté de Gruyère, 220 pages grand format avec environ 100 illustrations. Collaborateurs : Paul Aebischer, Jos. Bovet, J. Desmonts, Ed. Hertig, Henri Naef, etc.

Ce volume richement illustré sera assurément bien accueilli par chaque connaisseur de la Gruyère et par chaque ami de notre folklore, car cette publication captivante équivaut à une véritable « anthologie du comté ».

L'histoire héroïque et les légendes merveilleuses de la « verte Gruyère » y sont contées en un style aisé et persuasif. Le passé glorieux du comté est représenté dans une vue d'ensemble grandiose et l'histoire de l'ancienne Gruyère est évoquée comme elle s'est conservée dans la tradition populaire, dans les légendes et les coraules du comté. Enfin ce superbe volume contient la publication originale d'un aperçu de haut intérêt, de l'« Essai d'une histoire intérieure du Comté de Gruyère. En plus un chapitre est consacré au héros légendaire Girard Chalamala.

Ce charmant volume d'une conception à la fois artistique et populaire présente d'une manière heureuse et originale une précieuse documentation.

Petites Ailes, fr. 2. ; **Jeux de Petites Ailes,** fr. 2.25. Delachaux et Niestlé S.A., Neuchâtel.

Petites Ailes, c'est l'histoire de la formation d'un essaim, de sa vie, en même temps que l'étude du problème que pose chaque Petite Aile.

Jeux de petites ailes propose une foule de jeux instructifs et récréatifs qui aideront Grande Aile à prendre mieux contact avec son essaim et permettront à celui-ci de s'ébattre sainement.

Toutes les éducatrices liront avec plaisir et profit ces deux brochures qui rendront de grands services aux Grandes Ailes comme aussi à toutes celles qui s'occupent d'enfants.

MARBRERIE DU LÉMAN S.A.

Direction : J. Caverzasio

Tous travaux marbre — LAUSANNE — Téléphone 4.83.84

HORTICULTEUR - FLEURISTE - GRAINIER

Maison fondée en 1847

Lausanne

Rue Marterey 40-46 - Chèques post. II. 1831

Téléphone 2.85.11 — MEMBRE FLEUROP

Torrentalp

s/LOÈCHE-LES-BAINS

RIGHI DU VALAIS (2459 m.)

Hôtel Torrenthorn

Propr. Orsat-Zen-Ruffinen. Tél. 5.41.17

Deux heures et demie au-dessus de Loèche-les-Bains. Excellent chemin à mulets. Panorama grandiose sur tous les 4000 de nos Alpes. Ouvert vers fin juin au 15 septembre. Maison confortable, 40 chambres, cuisine soignée.

Salles pour banquets et sociétés

Stamm S P V

A. Fehr & G. Eisenwein

FONJALLAZ & ŒTIKER

MACHINES, MEUBLES ET FOURNITURES DE BUREAU

ST-LAURENT 32 - LAUSANNE

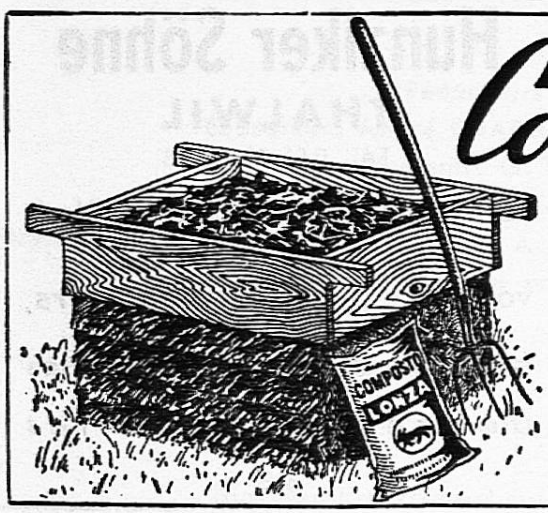
Tout pour la musique

Instruments - Radios - Gramos

Pianos - Editions - Solfèges

RAUBER

MONTREUX - AVENUE DES ALPES 21



Composto Lonza

transforme rapidement tous déchets de jardin, feuilles, tourbe etc.

en excellent fumier

LONZA S. A. BALE

6 Bibliothèque
Nationale Suisse
Berne

La Banque Cantonale Vaudoise

à Lausanne, ou ses agences dans le canton, reçoit les dépôts de sa clientèle et voue toute son attention aux affaires qui lui sont confiées.

165 c

PAPETERIE DE ST-LAURENT

Charles Krieg

21, rue St-Laurent Téléph. 3.71.75

LAUSANNE

Un bon cigare
de l'industrie romande

Cigare de Monthey

fort et léger

DE LAVALLAZ & Cie S.A., MONTHEY

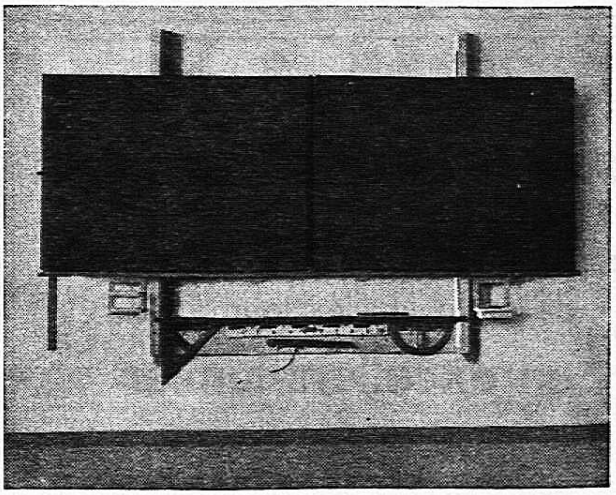
Doublez
l'usage de vos vêtements

Un vêtement que vous nous confiez pour le nettoyage ou la teinture est un vêtement qui vous rendra à nouveau les services d'un vêtement neuf!

Service rapide et soigné!

Prix avantageux!

Teintureries *Morat*
Lyonnaise **Réunies** S.A.
PULLY
AVENUE GÉNÉRAL GUISAN 85



Hunziker Söhne
THALWIL
Tél. 051.92.09.13

La fabrique suisse de meubles d'école
(fondée en 1880)

vous livre des **tableaux noirs, tables d'écoliers**
à des conditions avantageuses

Demandez nos offres

318

34 b

MONTREUX, 30 août 1947 LXXXIII° année — N° 30

DIEU • HUMANITÉ • PATRIE

ÉDUCATEUR
ET BULLETIN CORPORATIF

ORGANE HEBDOMADAIRE
DE LA SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE
DE LA SUISSE ROMANDE

Rédacteurs responsables
Educateur : André CHABLOZ, LAUSANNE, Clochetons 9
Bulletin : G. WILLEMIN, Jussy.
Administration, abonnements et annonces :
IMPRIMERIE NOUVELLE CH. CORBAZ S. A., MONTREUX, Place du Marché 7, Tél. 6.27.98
Chèques postaux II b 379

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL : Suisse Fr. 10.50 ; Etranger Fr. 12.—

Supplément trimestriel : Bulletin bibliographique

PAUL AUBERT et EDMOND VIRET

Inspecteur scolaire — Maître à l'Ecole normale

L'ÉCOLE VIVANTE PAR LES CENTRES D'INTÉRÊT

2e ÉDITION

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ VAUDOISE DE TRAVAIL MANUEL ET DE RÉFORME SCOLAIRE

Un vol. de 188 p., 22,5 x 15,5, avec des croquis, broché Fr. 5.—

La seconde édition de cet ouvrage d'une haute portée pédagogique a été spécialement adaptée aux besoins de nos enfants. Les auteurs ont renoncé aux thèmes trop généraux et cherché à distribuer la substance du plan d'études en centres plus restreints. La méthode exposée ici consiste à partir du milieu qui entoure l'écolier et à tirer de ce contact avec la réalité les observations susceptibles d'alimenter les diverses leçons du programme scolaire. Elle a l'avantage de faciliter la concentration de la pensée, de puiser l'enseignement aux sources mêmes de la vie et donne à l'éducation les moyens de développer les aptitudes de l'enfant et de déceler son pouvoir. Ce livre s'adresse principalement aux maîtres et maîtresses des classes inférieures des Ecoles primaires, mais attirera sans doute l'attention de tous les pédagogues; il ne fournit que quelques exemples de programmes de travail. A chacun de trouver autour de soi les sujets qui éveilleront le mieux l'intérêt des élèves.

LIBRAIRIE PAYOT

LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHATEL - VEVEY - MONTREUX - BERNE - BALE - ZURICH